Zeitschrift: Revue historique vaudoise

Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie

Band: 91 (1983)

Artikel: Charles Gleyre et la famille Gaudin leurs rencontres peu connues à Lausanne et à Paris

Autor: Hauptman, William

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-67884

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Charles Gleyre et la famille Gaudin leurs rencontres peu connues à Lausanne et à Paris

William Hauptman

Les études de l'œuvre de Charles Gleyre sont largement tributaires de la biographie de Charles Clément, dont il y a eu deux éditions[1]. Cette monographie, commencée peu après la mort de Gleyre en 1874, est avant tout le fruit du désir d'un ami intime de faire connaître les œuvres et de montrer la grande influence qu'avait pu avoir un peintre, certes très estimé par un petit groupe d'artistes et de collectionneurs, mais méconnu du grand public. L'ouvrage de Clément est important parce que c'est la seule tentative de datation et d'organisation des nombreuses œuvres de Gleyre, d'analyse, dans le contexte parfois contradictoire des critères critiques de l'époque, et enfin de promotion d'une renommée que Gleyre a toujours méritée, mais qu'il n'a jamais recherchée.

Il est clair que l'ouvrage de Clément renferme des erreurs et des lacunes majeures, cela en raison de la date de sa rédaction à une époque où la méthodologie de l'histoire de l'art en était à ses balbutiements. Le lecteur moderne de Clément s'étonnera par exemple

---

N. B. Pour la préparation de cet article, j'aimerais remercier les collègues et amis suivants de leur précieuse collaboration: M. et Mme Gustave-Olivier Epars, Mlle Vérène-Françoise Kaeser, Mme Françoise Belperrin, M. Gilbert Coutaz, M. le professeur Philippe Junod et M. Radu Stern. La traduction a été faite par Mme Frances Honegger.

[1] Charles Clément, *Gleyre, étude biographique et critique*, Genève, Neuchâtel et Paris. La première édition n'est pas datée; elle fut publiée en 1878 avec 30 photographies des œuvres de la série Braun. La seconde édition date de 1886 et comporte quelques corrections et des additions au catalogue, mais n'a pas d'illustrations (sera abrégé: Clément).

du fait que la personnalité de Gleyre ne transparaisse que très peu. Ses origines et sa jeunesse avant ses études à Paris en 1825 ne sont examinées que partiellement: seules 6 des 388 pages y sont consacrées. Les idées politiques de Gleyre sont bien connues et souvent citées, ainsi que ses idées sur le mariage[2], mais le lecteur ne manquera pas de se sentir désarmé par la philosophie de Gleyre et par ses comportements fantasques.

On peut supposer ici que la faute en incombe autant à Gleyre lui-même qu'à son biographe. On sait en effet, par les sources secondaires, que Gleyre était un homme très réservé, se révélant peu, même à ses amis les plus proches. Ces derniers n'ont jamais prétendu connaître ses sentiments personnels, ni ses conceptions de l'art et de la philosophie, ni ses opinions sur les événements quotidiens. Même le concierge de son atelier privé fut très surpris d'apprendre, à la mort de Gleyre, qu'il avait été un peintre célèbre[3]. Gleyre était si distant et si retiré de la société, nous dit-on, que son refus de l'admiration publique confinait presque à la phobie. Il était sans doute d'une nature saturnienne qui le porta sa vie durant à l'isolement et à la mélancolie. Clément a pu dire au critique Hippolyte Taine que Gleyre avait «besoin pour son bonheur d'avoir toutes les misères de la vie»[4].

Les descriptions de sa personnalité et de son physique révèlent largement à quel point Gleyre restait ostensiblement à l'écart de ses collègues et de ses compagnons. Edgar Quinet, qui rencontra Gleyre en Italie en 1828 et fut son ami pendant près de cinquante ans, le considérait comme un esprit pénétrant pour les questions philosophiques complexes, mais qui se montrait taciturne, et toujours sombre, tel un ouvrier épuisé[5]. Vues partagées par les frères Goncourt qui rencontrèrent Gleyre en 1861, commentant dans leur *Journal* qu'il était «un monsieur en bois» et le traitant de paysan[6]. Flaubert pourtant, qui trouvait Gleyre trop timide et modeste, le

---

[2] CLÉMENT, p. 17, en référence au premier mariage de son frère Samuel en 1826.

[3] CLÉMENT, p. 367.

[4] *H. Taine, Sa vie et sa correspondance*, Paris 1902, III, p. 199. Taine mentionne la rencontre avec Clément dans une lettre à sa femme, le 2 avril 1872.

[5] Mme Quinet, Souvenirs, journal non publié, Bibliothèque nationale, Paris, cahier X, avril 1872.

[6] GONCOURT, *Journal*, Monaco 1956, IV, p. 189, 6 mai 1861.

disait «angélique» et l'invita à la première lecture de *Salammbô*[7]. Le critique Victor Fournel décela la double personnalité de Gleyre et nota qu'il pouvait être tour à tour charmant et sarcastique[8]. C'est probablement Taine, qui connut bien Gleyre pendant les six dernières années de sa vie, qui saisit le mieux cet être énigmatique: il voyait en Gleyre un homme d'un naturel serein, un peu semblable à un moine bouddhiste. Gleyre était pour Taine un «peintre-philosophe» qui, à l'instar de Paul Chenavard, se complaisait à rester à l'écart des chemins de l'art et de l'adulation caractéristiques du XIXe siècle[9].

Les historiens de Gleyre ne connaîtront probablement jamais l'homme comme ils connaissent d'autres grands artistes de cette époque, tels Delacroix et Ingres, justement parce que les écrits qui nous restent exposent peu ses idées personnelles. Gleyre a tenu deux journaux intimes, mais ceux-ci contiennent avant tout les observations faites au cours de ses voyages en Italie et au Proche-Orient, et n'approfondissent ni discours, ni idées philosophiques[10]. De plus, Gleyre écrivit peu de lettres, et pratiquement aucune après 1850; celles qui nous sont parvenues traitent le plus souvent de questions familiales. Parfois même, dans certaines lettres qui semblent aborder des questions délicates, de quelque nature qu'elles soient, des phrases et même des paragraphes entiers ont été découpés au rasoir[11].

---

[7] G. Flaubert, *Correspondance*, dans *Les Œuvres complètes*, éd. Conard, supplément, I, p. 270. La relation entre Gleyre et Flaubert n'a pas été étudiée, peut-être parce que les lettres publiées dans les «Œuvres complètes» sont en fait incomplètes et n'indiquent pas les nombreuses mentions de Gleyre dans les lettres de Flaubert. L'auteur prépare une étude sur ce sujet.

[8] V. Fournel, *Les artistes français contemporains*, Tours 1884, p. 221.

[9] Taine, «Gleyre», dans *Derniers essais critiques*, 31e éd., Paris 1903, p. 238. Théophile Gautier exprima en 1845 déjà l'idée de Gleyre peintre-philosophe dans le journal *La Presse*; ce texte est partiellement reproduit dans la chronique de la *Revue Suisse*, VIII, avril 1845, p. 247.

[10] Les deux journaux se trouvent aux archives du Musée cantonal des beaux-arts, Lausanne (MCBA), dossier Gleyre, 998 (Voyage en Italie), et 999 (Voyage en Orient). Clément publia la plus grande part des deux journaux, mais en les altérant parfois considérablement. Le «Voyage en Italie» contient en plus quelques dessins au crayon que Clément ne mentionne pas.

[11] On ignore à quel moment et par qui ces lettres ont été mutilées; elles provenaient de différents correspondants, dont Mathilde Gleyre, la nièce de l'artiste, et d'autres nièces de Lyon. J'ai personnellement le sentiment que Mathilde est responsable de cette censure, dans le but de supprimer certains passages délicats.

Dans cette perspective, la découverte de toute source nouvelle, même insignifiante en apparence, qui peut nous aider à connaître Gleyre, devient une contribution importante à la littérature sur l'artiste. C'est le cas du journal inédit de Jean-Daniel Gaudin (fig. 1), qui rapporte plusieurs visites de Gleyre à Lausanne entre 1850 et 1855; il se révèle très significatif et éclaire plusieurs aspects des idées personnelles et de la personnalité de Gleyre.

A bien des égards, Gaudin était un intellectuel remarquable, unique à son époque, et qui joua un rôle important dans la vie vaudoise du début du XIXe siècle[12]. Il naquit en 1780 d'une famille de paysans à Dizy, à quelques kilomètres de Chevilly, le lieu de naissance de Gleyre. Dès sa jeunesse, Gaudin démontra sa soif d'apprendre, et à dix-huit ans il avait lu tout Fénelon et Rousseau. En 1805 il quitta Dizy pour gagner sa vie, tout d'abord chez un banquier d'Ouchy, puis en Allemagne comme instituteur. Il apprit le latin et le grec en autodidacte, voyagea en France, et rentra à Lausanne en 1816 pour fonder la première école préparatoire privée du canton. En juillet 1818, Gaudin acheta le Petit-Château près de l'Académie, où il demeura jusqu'à la fin de sa vie. La liste de ses étudiants est très impressionnante et compte, parmi tant d'autres, Conrad Meyer, Louis Bonnet, Joseph Hornung, Aimé Steinlen et Samuel Chappuis.

---

[12] Il existe peu de sources publiées sur Gaudin et sa carrière à Lausanne. L'ouvrage suivant: *Jean-Daniel. In Memoriam*, 3e éd., 1865, est fondamental et contient les volumes conservés aussi bien que les journaux perdus; voir ci-après. G.-A. Bridel, *Note sur Jean-Daniel Gaudin et le Petit-Château*, dans *La Liberté chrétienne*, VIII, n° 4, 15 avril 1905, p. 183-187, est également essentiel. Voir aussi L. Bonnet, *Souvenirs de Jeunesse*, Lausanne 1905, p. 18, et G. Panchaud, *Les Ecoles vaudoises à la fin du régime bernois*, Lausanne 1952, p. 135-136 et 280. Pour les expériences de jeunesse de Gaudin avec l'alchimie, voir Jag, *Un alchimiste vaudois*, dans *Feuille d'Avis de Lausanne*, n° 35, 10 février 1940, p. 8. Aucune de ces sources ne mentionne la relation entre Gleyre et Gaudin. Les sources non publiées proviennent d'une part des Archives cantonales vaudoises (ACV), où se trouve un dossier sur Gaudin contenant des lettres de jeunesse, des documents officiels et un livre de lettres d'introduction faites par les amis de Gaudin quand celui-ci était à Genève en 1810; ce livre porte la cote Bt 34. La Bibliothèque cantonale et universitaire, Département des manuscrits (BCU/DM), possède un dossier compilé par G.-A. Bridel, cote HIST. 6580, contenant également des lettres et des informations généalogiques. Il y existe un autre dossier compilé par Philippe Bridel, cote TH 4137, qui contient des lettres recopiées par Bridel, ainsi qu'un poème «Le vieillard mourant», écrit en 1816. Pour les journaux non publiés, voir ci-après. La *RHV*, LXXXI, 1973, p. 206, mentionne une conférence sur Jean-Daniel Gaudin donnée par Mlle Huguette Chausson; je n'ai trouvé aucune version écrite de cet exposé.

Gaudin préconisait un programme d'instruction fondé sur les humanités et les études religieuses. Pour lui, l'étude de la Bible et celle des grands philosophes concordaient parfaitement pour autant qu'on les abordât sur des bases historiques solides. Ses croyances personnelles étaient spirituelles et mystiques; il était un fervent tenant des concepts d'universalisme qui voulaient que le Mal, y compris le Diable lui-même, fût finalement converti en un Bien universel. Gaudin était convaincu, en plus, que les cieux sont habités et que Dieu est éternellement présent dans tous les êtres vivants. La vie terrestre n'était pour lui qu'une étape préparatoire à une vie éternelle au Paradis, bien que différente de celle décrite dans la Bible. Gaudin était vu par ses contemporains comme un penseur original et excentrique, mais il inspira néanmoins un considérable respect aux Lausannois. Il comptait parmi ses amis intimes le théologien Alexandre Vinet et l'historien Louis Vulliemin.

Gaudin a écrit quatre volumes de journaux intimes, poétiquement intitulés: *Journal de mon voyage sur la terre des vivants*, dont trois volumes nous sont parvenus. Ils sont restés dans la famille Gaudin jusqu'au dernier héritier direct, Mme Paccaud-Porret[13], qui les a confiés à M. Gustave-Olivier Epars; celui-ci les possède encore. Le premier volume de ce journal, qui couvrait les années 1794 à 1825, fut accidentellement détruit au début de ce siècle. Quelques extraits parurent dans le *Mémorial* de Gaudin et constituent l'unique compte rendu de sa jeunesse. Les trois autres volumes couvrent dans l'ordre les périodes de mai 1825 à avril 1845 (avec des annotations de la main de Gaudin après 1851), d'août 1845 à l'automne 1851, et de novembre 1853 à avril 1856. En tout, le journal, dans l'état où nous le connaissons, comprend 1613 pages, dont environ 30 pages vierges, probablement prévues pour ajouter des réflexions ultérieures.

Le contenu du journal se rapporte essentiellement à des questions personnelles relatives à la famille et aux événements du Petit-Château, à des observations sur la vie contemporaine dans le canton, à des conversations avec des visiteurs amis. Mais il contient surtout les pensées personnelles de Gaudin sur des sujets très

---

[13] Gaudin était l'arrière-grand-père de Mme Paccaud-Porret; la grand-mère de cette dernière était la fille aînée de Gaudin, Hannah. Voir les notes généalogiques dans BCU/DM, HIST. 6580[7].

variés. De nombreuses pages sont consacrées à des questions théologiques ou philosophiques, à des réflexions sur les passages bibliques, aux livres et aux articles qu'il lisait, et à des prières et des maximes. Plus rarement, on trouve également des réflexions scientifiques, dont une remarquable méditation sur Kepler. L'essentiel de ses pensées, rédigées parfois dans un style décousu, exprime les convictions de Gaudin quant aux devoirs d'un bon chrétien se préparant à la vie dans l'au-delà. Souvent ses pensées sont développées en une forme poétique dense inspirée des Ecritures, comme dans ses méditations sur les éléments célestes ou dans ses observations sur la nature de la destinée humaine. Près de 50 pages reconstituent l'histoire de sa famille, avec une information généalogique détaillée sur toutes les branches[14]. On connaît peu de documents sur la vie et la pensée vaudoises au XIXe siècle qui puissent rivaliser avec le journal de Gaudin.

Si l'on se représente le cercle des amis de Gleyre à Paris, qui comprenait pratiquement tous les grands peintres de l'époque, aussi bien que des auteurs tels que Musset et Flaubert, et des compositeurs tels que Rossini et Berlioz, il est difficile d'imaginer une relation avec Gaudin, un piétiste dévôt qui ne manifestait aucun intérêt particulier pour la peinture. Mais l'explication de cette amitié, en apparence paradoxale, est à rechercher dans un héritage vaudois commun. Le premier indice provient du premier volume perdu du journal de Gaudin, qui nous apprend que celui-ci était un ami d'Alexandre Gleyre, le père du peintre, sur lequel la littérature ne nous renseigne que peu. Le 30 septembre 1802, Gaudin note qu'il a rencontré Alexandre — peut-être pour la première fois — alors que tous deux étaient engagés dans des activités politiques près d'Orbe, pendant la lutte vaudoise pour l'Indépendance. Il est clair qu'en novembre 1802 les deux hommes sont amis et se sont déjà souvent rencontrés:

> Resté en bons termes, depuis la prise d'Orbe avec Alexandre Gleyre, de Chevilly. Nous nous sommes vus quelquefois en nous baignant au Veyron. Il aime la lecture, et je m'entends mieux avec lui qu'avec d'autres. Il est venu hier passer la soirée...[15]

---

[14] Gaudin fournit un index sommaire pour le premier volume seulement, ce qui indique qu'il entendait utiliser ce journal comme document de référence. M. Epars a récemment compilé un index préliminaire pour tous les volumes.

[15] *In Memoriam*, p. 28 et 30.

On sait d'Alexandre Gleyre qu'il était, comme Gaudin, un homme remarquable et original, bien que les détails sur sa personne manquent. La brève description qu'en fait Gaudin montre qu'Alexandre avait aussi un penchant pour la lecture, chose rare dans les villages vaudois à l'époque et, à en croire Clément, un certain talent naïf pour les arts[16]. Au moment de la rencontre de Gaudin et de Gleyre père, ce dernier était marié depuis une année et était père déjà d'un premier fils, Antoine-Samuel-Henry, né le 2 février 1802[17]. Alexandre mourut prématurément dans un accident le 10 décembre 1816, et non en 1814 comme le dit Clément[18]. On ignore tout de la relation entre Gaudin et Alexandre Gleyre, à cause de la perte du premier volume du journal de Gaudin, et les extraits publiés ne font aucune autre mention d'Alexandre; mais, comme nous le verrons, Gaudin en dira davantage sur Alexandre Gleyre quelque cinquante ans plus tard.

Les journaux qui nous restent rapportent deux rencontres précises de Gaudin avec Charles Gleyre, dont l'une eut lieu le 15 septembre 1850 et fut certainement leur première rencontre. Gleyre passa par Lausanne le 6 septembre 1828 en route pour son premier voyage italien, mais il ne mentionne pas dans ses carnets qu'il ait rendu visite à Gaudin. Le 7 septembre 1828, Gleyre passe à La Sarraz et à Chevilly pour voir son oncle François; entre le 8 et le 12, Gleyre et son compagnon de voyage Sébastien Cornu, malade ces jours-là, retournent à Lausanne avant de poursuivre leur chemin en direction de Brigue[19]. Aucun de nos documents ne témoigne d'une visite de Gleyre à Gaudin lors de son passage suivant, à Lausanne, au retour d'un autre voyage en Italie en 1845[20].

Leur premier rendez-vous eut donc lieu en 1850, alors que Gleyre accompagnait à Lausanne son tableau, *La Mort du Major*

---

[16] CLÉMENT, p. 4.

[17] Registres paroissiaux Cuarnens, ACV, EB 41/9, 197. Il ne faut pas le confondre avec un second fils, prénommé lui aussi Henry; le premier fils s'appelait Samuel.

[18] CLÉMENT, p. 4, mentionne comme date de la mort «vers 1814». La date réelle est enregistrée aux Registres paroissiaux de La Sarraz, ACV, EB 70/5, 166.

[19] MCBA, doss. 998 «Voyage en Italie», sans pagination, également cité par CLÉMENT, p. 24 s.

[20] Dans une lettre non datée, de Venise fin 1844, à Cornu, citée par CLÉMENT, p. 186. L'original de la lettre ne se trouve pas parmi les lettres à Cornu au MCBA, doss. 988.

Davel[21]. Dès le 29 juin 1848, alors qu'il était intensément occupé à terminer le tableau, Gleyre fit part à son frère Henry, à Lyon, de son intention d'amener lui-même la toile à l'exposition du Musée Arlaud[22]. Le tableau ne fut achevé qu'en été 1850, et Gleyre l'expédia à Lausanne le 31 juillet[23]. Le 7 août, Louis Pflüger, président de la section de peinture de la Société artistique et littéraire, et donc responsable de l'exposition du musée, écrivit à Gleyre à Paris, l'invitant à venir à Lausanne, de toute évidence pour voir le tableau enfin à sa place[24]. La date d'arrivée de Gleyre nous est révélée par Juste Olivier, son ami intime depuis 1846, qui joua un rôle prépondérant dans la conception et l'iconographie du tableau. Le 3 septembre 1850, Olivier, qui séjournait chez son frère Urbain à Givrins, écrivit à sa femme Caroline, à Paris, que Gleyre venait d'arriver: trois jours plus tard, Olivier écrivit à nouveau qu'il avait un rendez-vous avec Gleyre à Lausanne[25].

La rencontre avec Gaudin fut, semble-t-il, arrangée par Henri Euler (fig. 2) et Aimé Steinlen (fig. 3). On ne connaît en réalité que peu de chose des relations d'Euler avec Gaudin: la seule biographie connue d'Euler ne mentionne pas Gaudin, et, inversement, Gaudin ne mentionne Euler ni avant ni après la rencontre avec Gleyre[26]. Néanmoins, Euler avait étudié la peinture à Munich et à Paris, et aurait fait la connaissance de Gleyre en 1843, peut-être par l'entremise de leur ami commun Emile David (fig. 4). En 1844 et 1845,

---

[21] L'histoire du travail de Gleyre pour la commande du *Major Davel* est encore à écrire. L'auteur travaille à un article en deux parties sur le sujet, qui renseignera sur la chronologie et les étapes de développement du tableau entre 1845 et 1850. Une partie de ces informations a déjà été présentée lors d'une conférence au Palais de Rumine le 18 mars 1982, sous le titre: «Le *Major Davel* de Gleyre ou la naissance d'un chef-d'œuvre vaudois».

[22] MCBA, doss. 986.

[23] Procès-verbaux des séances, ACV, K XIII/54[1], nº 20, le 21 août 1850. Gleyre avait lui-même envoyé une lettre le 8 août 1850 dans laquelle il annonçait que le tableau avait été expédié le 31 juillet; la lettre de Gleyre était une réponse à ceux qui lui demandaient si le tableau serait terminé pour l'exposition de Lausanne, en septembre. Le tableau arriva à Lausanne le 13 août; voir les copies des lettres de la Commission des musées et de la bibliothèque ACV, K XIII/55[1], lettre 174.

[24] La lettre originale n'a pas pu être retrouvée, mais un brouillon de Pflüger est au MCBA, doss. 1850[8].

[25] L'essentiel de la correspondance d'Olivier se trouve à la BCU/DM, IS 1905. Ses lettres à Caroline, dates mentionnées, sont dans le carton 42, doss. 1850. Olivier rencontrera de nouveau Gleyre à Genève, après le 23 septembre.

[26] C. Chatelanat, *Souvenirs de Henri Euler*, Lausanne 1871.

Fig. 1. Jean-Daniel Gaudin, photographie, vers 1845.
Lausanne, Bibliothèque cantonale et universitaire.

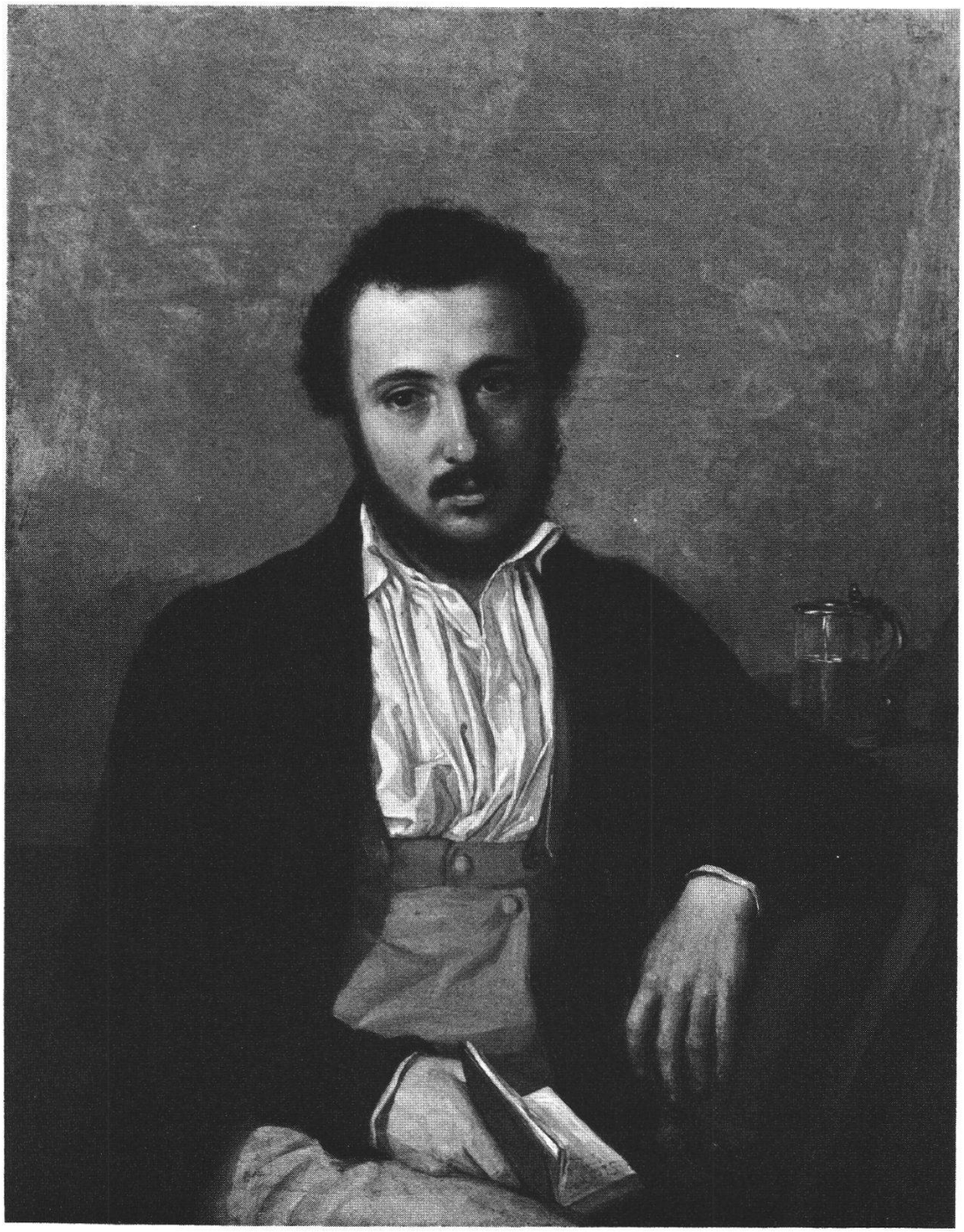

Fig. 2. A. van Muyden. — Portrait de Henri Euler, huile sur toile, 34,5 × 27 cm. Lausanne, Musée cantonal des beaux-arts.

Fig. 3. Aimé Steinlen, photographie.
Lausanne, Musée de l'Elysée.

Fig. 4. Emile David, photographie.
Lausanne, Collection de M. Daniel Bovet.

Euler était maître de dessin aux écoles primaires de Lausanne et il était proche de Louis Arlaud qui commandera le *Major Davel* à Gleyre. Euler garda une relation distante avec Gleyre: on sait cependant qu'il aida l'artiste pendant qu'il peignait le *Major Davel*, puisque, à la demande d'Olivier, il lui fournit des informations sur les épées utilisées pour les exécutions à l'époque de Davel[27].

Par ailleurs, alors que la relation entre Steinlen et Gaudin est bien attestée par des documents, celle de Steinlen avec Gleyre demeure obscure[28]. Steinlen était à Paris en 1848 et aurait pu y faire la connaissance de Gleyre, peut-être par le truchement d'Olivier ou à la suggestion d'Emile David. Nous savons que Steinlen s'intéressait aux arts, puisque son père Christian-Gottlieb — qui changea plus tard son nom en Théophile, et qu'il ne faut pas confondre avec le peintre Théophile-Alexandre Steinlen, né en 1859 — était professeur de dessin à Vevey; de plus, son frère Marius étudia la peinture avec Gleyre, mais on ignore à quelle date précise[29]. En 1849, Aimé Steinlen rentra à Lausanne pour enseigner la littérature moderne chez Gaudin; il habita même au Petit-Château avant de devenir professeur de littérature à l'Académie en 1850.

Un élément supplémentaire — déterminant, puisqu'il fournit un indice sur la raison qui poussa Gleyre à chercher à connaître Gaudin pendant ce séjour — doit être pris en considération avant d'étudier la rencontre de Gleyre et de Gaudin. Il s'agit d'une lettre inédite du 5 février 1850 de Gleyre à son frère Henry qui nous fournit un curieux indice[30]. Après avoir donné son opinion sur les «méchants imbéciles» qui gouvernent la France, Gleyre ajoute un post-scriptum: «Un des fils Gaudin vient de me remettre un petit mot de toi.»

L'identité du fils de Gaudin qui rendit visite à Gleyre dans son atelier est confirmée par le journal de Gaudin, bien que la visite elle-

---

[27] La lettre d'Euler est adressée à Olivier, pour être transmise à Gleyre; l'original se trouve à la BCU/DM, IS 1905, carton 42, doss. 1849.

[28] La biographie la plus importante d'Aimé Steinlen reste L. Vulliemin, *Aimé Steinlen, Notice*, Lausanne 1864, voir p. 87 et suivantes pour ses activités au Petit-Château.

[29] Sur Marius Steinlen, voir C. Brun, *Schweizerisches Künstler-Lexikon*, suppl., p. 415, et M. Pianzola, *Théophile-Alexandre Steinlen*, Lausanne 1971. Aux Archives du Louvre, Paris, le nom de Marius Steinlen ne figure dans la liste des élèves de Gleyre que depuis 1856, mais il aurait très bien pu fréquenter l'atelier avant cette date.

[30] MCBA, doss. 986.

même n'y soit pas notée. Le 3 mai 1848, les trois fils de Gaudin, Eugène, Paul et Jean, quittèrent le Petit-Château afin de s'embarquer pour l'Amérique, où était établie depuis 1845 leur sœur Eugénie avec son mari Eugène Dupuy[31]. Au mois d'avril de l'année suivante, le quatrième fils de Gaudin, Georges, quitta aussi sa famille pour rejoindre ses frères qui allaient s'établir comme cultivateurs dans le Tennessee[32]. Les quatre fils resteront en Amérique jusque dans les années 1850, sauf Eugène qui mourra au cours d'une épidémie de choléra le 18 mars 1850. Par conséquent, le seul fils de Gaudin à avoir pu transmettre le «petit mot» d'Henry Gleyre était Charles-Théophile (fig. 5).

Nos sources n'indiquent pas les circonstances dans lesquelles il se rendit chez Gleyre en février 1850. Le journal de Gaudin, interrompu entre le 26 janvier et le 13 février 1850, ne fournit aucune précision. Charles-Théophile, dont il sera à nouveau question, puisqu'il jouera encore un rôle important dans la relation entre Jean-Daniel Gaudin et Gleyre, avait quitté le Petit-Château le 20 juillet 1846 pour devenir le précepteur du fils de Lord Ashley à Londres[33]. Après cette date, le seul voyage de Charles-Théophile qui soit noté est celui du 8 mai 1849; il quitta alors Londres pour voir son frère Georges au Havre avant son embarquement pour l'Amérique. Malheureusement, Charles-Théophile arriva un jour trop tard, mais il poursuivit sa route jusqu'à Lausanne pour surprendre son père au Petit-Château[34]. Charles-Théophile retourna à Londres trois semaines plus tard, en passant rapidement par Paris où il nota qu'une épidémie de choléra s'était déclarée. Il arriva à la résidence des Ashley pour apprendre la mort de son élève Francis[35], mais resta au service de la famille jusqu'au 3 décembre 1850[36]. Il demeura à Londres avec sa sœur, sans que l'on sache

---

[31] Gaudin, «Journal» II, p. 257. A propos du mariage, voir *ibid.*, p. 326, dans les paragraphes où Gaudin rappelle les circonstances de sa rencontre avec M. Dupuy et le départ pour l'Amérique. Eugénie et Eugène Dupuy divorceront en 1854.

[32] Gaudin, «Journal» II, p. 373.

[33] Gaudin, «Journal» II, p. 56. Le 13 juin 1846, Gaudin explique que le missionnaire Gobat a recommandé ce poste à son fils. Le départ de Charles-Théophile pour Londres est noté à la page 67. Le frère de Gaudin, Albert, était déjà établi à Londres et il a peut-être contribué à lui obtenir cet emploi.

[34] Gaudin, «Journal» II, p. 375-376.

[35] Gaudin, «Journal» II, p. 384. La reine Victoria avait même envoyé une lettre personnelle de condoléances à la famille.

[36] Gaudin, «Journal» II, p. 526.

quelles furent ses occupations, et retourna finalement au Petit-Château le 28 mai 1851[37]. Aucun autre document, sauf le post-scriptum de la lettre de Gleyre de février 1850, ne donne d'indications sur le voyage de Charles-Théophile à Paris.

Aussi importantes qu'elles soient pour préciser les déplacements de Charles-Théophile et son premier contact avec Gleyre, ces informations n'expliquent pas la nature de leur relation, ni les raisons qui sont à l'origine de leur première rencontre. Comment Charles-Théophile, établi à Londres, rencontra-t-il Henry Gleyre, un commerçant et homme d'affaires qui semble ne jamais avoir quitté Lyon? Avaient-ils un ami commun qui aurait pu suggérer que Charles-Théophile rendît visite à Gleyre à Paris? Charles Gleyre rencontra-t-il Charles-Théophile lors d'un bref passage à Londres en été 1848[38]? Jean-Daniel Gaudin a-t-il connu Henry Gleyre pendant les années 1840? Ni le journal de Gaudin ni les autres sources secondaires ne permettent de répondre à ces questions; à ma connaissance, Charles-Théophile n'a pas laissé de journal, et sa correspondance consiste en quelques lettres disparates écrites pendant les années 1860. Et, pour compliquer les choses, bien que Gleyre écrivît régulièrement à Henry pendant les années 1840, en le remerciant de ses lettres, aucune de ces dernières ne nous est parvenue. En attendant que de nouveaux éléments d'information sur les activités de ces personnages pendant les années 1850 n'apparaissent, l'évolution de leurs relations nous est inconnue.

La première rencontre entre Gaudin et Gleyre eut donc lieu au Petit-Château le 15 septembre 1850, et fut ainsi décrite par Gaudin:

> C'était dimanche. J'étais seul dans ma campagne occupé à lire lorsque MM. Steinlen et Euler le peintre sont venus à moi accompagnés d'un Mr inconnu qui m'a abordé en me disant: «J'ai appris, monsieur, que vous avez été ami de mon père, et j'ai désiré vous voir.» Cet inconnu, grand bel homme, a l'air aisé et cependant ému. C'était Mr Gleyre,

---

[37] Gaudin, «Journal» II, p. 542-543. La date d'arrivée est notée dans les tableaux généalogiques; le journal n'a pas été tenu entre le 4 février et le 8 juin 1851.

[38] On sait peu de chose du rapide voyage de Gleyre à Londres. CLÉMENT, p. 218, en parle mais ne donne pas de détails, sinon que tous deux se rendirent à Hampton Court où Gleyre fit quelques dessins.

l'auteur du fameux tableau de la mort de Davel, maintenant à l'exposition. «Etes-vous fils de Mr Alexandre Gleyre?» — «Oui, monsieur.» Je partageais son émotion en voyant en lui le fils de mon premier ami si rempli des souvenirs de son père, qui, quoique né dans l'un de nos villages les plus remarquables par le développement des mauvais côtés du caractère vaudois, le penchant à la boisson, l'habitude des jurements, l'inclination à la raillerie grossière, aux querelles, à la médisance, était l'un des plus nobles caractères que j'aie connus, un être tout à fait exceptionnel au milieu de ses concitoyens. Aussi je ne l'eus pas plutôt rencontré que nous devînmes intimes amis, j'avais alors 21 ans. Quatre ans plus tard, en 1805, je quittai le village, mon ami s'était marié avec Mlle Huguenin de La Sarraz. En 1806, Dieu leur donna le fils qui, 44 ans plus tard, venait voir l'ancien ami de son père. Mr Alexandre Gleyre mourut en 1816 et sa femme peu de temps après, un frère qu'il avait établi à Lyon prit soin du jeune Gleyre ... [trois lignes sont effacées, probablement par Gaudin] ... On trouvera dans le morceau suivant tracé par Mr H. Euler une appréciation des talents que ce jeune homme montra plus tard. Il a beaucoup voyagé, a visité l'Egypte, la Palestine, un véritable amateur des beautés de la nature et sans perdre la modestie et l'aimable simplicité d'une belle âme. Il vint passer chez moi la soirée du lundi 16 septembre avec Euler, mon digne ami Ls Vulliemin et quelques autres relations de ma famille. Je demandai ce soir là, à Mr Gleyre, à quelle de nos rivières on pourrait comparer le Jourdain? Il me répondit à la Venoge près de La Sarraz; encore y a-t-il beaucoup moins d'eau, car en été il est souvent à sec, au point qu'on le passe en plusieurs endroits sur les pierres. C'est un fleuve torrentiel qui s'enfle beaucoup dans les grandes pluies. Tous ceux qui virent Mr Gleyre chez moi conçurent de lui l'opinion la plus avantageuse. Il revint chez moi le mardi matin voir quelques tableaux de Mme Taylor, puis nous nous quittâmes pleins de sympathie l'un pour l'autre. Quoique je ne puisse pas juger des sentiments religieux de Mr Gleyre, d'après le peu d'instants, coupés par la conversation, que j'ai passés avec lui, je suis persuadé qu'il a une belle âme, beaucoup de sensibilité et d'élévation de caractère. Il y a chez lui quelque chose qui ressemble à un fond de mélancolie qu'on devine au travers de son amabilité. Je me sens attiré vers lui, et je lui écrirai peut-être plus tard. Il m'en remercia avec un abandon qui partait du cœur. Son tableau aurait dû lui être payé six à sept mille francs, et l'on m'a assuré que le gouvernement ne lui a donné que les deux mille cinq cents francs que Mr Arlaud avait destinés au Vaudois qui ferait le tableau de la mort de Davel. C'est un trait du patriotisme du Conseil d'Etat qui, cette année encore, a mieux aimé consacrer dix mille francs à faire célébrer, par les désœuvrés et les ivrognes du canton, la fête de son avènement au pouvoir, que de donner cet argent aux vignerons, aux paysans frappés par la grêle, et aux nombreux incendiés; tel est l'arbre, tel est son fruit[39].

---

[39] Gaudin, «Journal» II, p. 511-513.

Les commentaires de Gaudin nous permettent d'établir quelles étaient les habitudes de son compatriote pendant cette période et surtout son caractère. Mais ce qui est également important ici, c'est sa version des circonstances dans lesquelles le *Major Davel* fut reçu à Lausanne. Il est certain que Gaudin, à l'instar de la population vaudoise, fut très ému par le portrait saisissant du héros vaudois; le «morceau suivant tracé par Mr H. Euler» fait référence à l'article élogieux d'Euler publié deux jours auparavant dans la *Gazette de Lausanne*, et que Gaudin, avec beaucoup de fierté, avait collé sur une page de son journal. Ce que dit Gaudin sur le prix payé à Gleyre pour son tableau est révélateur de la situation des arts et du soutien financier qui leur était accordé à l'époque à Lausanne. Cette exposition de peinture contemporaine, dont le tableau de Gleyre était la pièce principale, s'ouvrit au Musée Arlaud en septembre 1850, avec peu d'appui financier des pouvoirs publics. Presque tous les fonds pour les commandes et les expositions venaient de sources privées: tels la donation d'Arlaud pour la fondation du musée, inauguré neuf ans auparavant seulement, et les divers dons d'autres citoyens riches, comme William Haldimand[40]. Le canton contribua pour la somme de 600 francs à l'exposition de 1850, à laquelle la commune ajouta la somme mystérieuse de 69 francs[41], cet argent ne couvrant qu'une partie des coûts. Le tableau de Davel fut entièrement financé par Arlaud, ainsi que le note Gaudin; même la proposition d'augmenter la somme payée pour le tableau d'une contribution cantonale fut finalement rejetée au profit de l'achat d'un nouveau tableau pour le musée. La question du prix de cette nouvelle commande, qui sera *Les Romains passant sous le joug*, inquiéta Juste Olivier et Louis Vulliemin parmi d'autres, qui estimèrent qu'étant donnés le travail fourni et le succès de cette œuvre, le prix accordé par le Conseil d'Etat était beaucoup trop bas[42]. On peut noter également que le prix offert par Arlaud pour le *Major Davel* n'était guère plus élevé que celui payé pour *Le Soir* ou *Les Illusions perdues*, sept ans auparavant, l'œuvre qui assura à Gleyre

---

[40] E. Bonjour, *Le Musée Arlaud*, Lausanne 1905. Pour les dons d'Haldimand, voir MCBA, doss. 1850.

[41] Cette information provient d'un brouillon de rapport sur l'exposition, fait par Pflüger; MCBA, doss. 1850[8].

[42] Voir la lettre d'Olivier à Vulliemin, 10 février 1858, publiée par C. Burnier, *Correspondance entre J. Olivier et L. Vulliemin*, dans *RHV* 1907, p. 69.

sa place parmi les peintres les plus importants de sa génération[43].

Les goûts et les intérêts de Gaudin en matière de peinture ne se dégagent pas de son journal; ces notes sur Gleyre sont la seule expression de ses vues. Néanmoins, il semble bien qu'il y ait eu quelques tableaux au Petit-Château, comme l'indique le passage décrivant la troisième visite de Gleyre, le mardi 17 septembre, pour voir les tableaux de Mme Taylor. On ne peut établir avec certitude ni la nature précise de ces œuvres, ni l'identité de Mme Taylor. Mais un des pensionnaires préférés de Gaudin était un jeune Anglais nommé Jonathan Taylor, né en 1809 à Manchester, et qui séjournait fréquemment chez ses tantes près d'Ollon[44]. Taylor arriva au Petit-Château en 1828 et épousa sept ans plus tard la fille aînée de Gaudin, Hannah[45]. Taylor et sa femme quittèrent la maison paternelle en 1849 pour prendre une paroisse en Angleterre — Charles-Théophile y séjourna après avoir quitté le service de la famille Ashley — et retournèrent à Lausanne seulement en 1854; ils ne semblent donc pas avoir eu de relation avec Gleyre à ce moment-là.

La biographie de Taylor ne parle pas de sa mère, et rien n'indique donc qu'elle ait pu être peintre. La seule Mme Taylor que mentionnent les dictionnaires usuels est Mary Spilsbury, probablement fille de Jonathan Spilsbury, un peintre bien connu en Angleterre sous le nom de Inigo Spilsbury[46]. Née en 1770, Mary Spilsbury prit le nom de Mme Taylor après son mariage avec John Taylor en 1809; depuis ce moment-là, elle se fit toujours appeler Mme Taylor dans les catalogues d'exposition. Des preuves indirectes indiquent qu'elle était la mère du Taylor du Petit-Château, et par conséquent une alliée de la famille Gaudin. La date de son mariage correspond bien à la date de naissance de Jonathan Taylor, et la date de sa mort en 1823 pourrait expliquer pourquoi Taylor vivait après cette date avec ses tantes à Ollon. On peut imaginer que Taylor ait emporté

---

[43] Gleyre a reçu 3000 francs français le 25 juillet 1843; voir Archives Nationales, Paris, sér. O4, 2118, «Mandat de paiement», nº 6563.

[44] Voir pour Taylor, C. Chatelanat, *J.-W. Taylor*, dans *Le Chrétien évangélique*, XXV, août 1882, p. 378-381.

[45] Gaudin, «Journal» II, p. 326.

[46] Sur la famille Spilsbury, voir Thieme-Becker, *Allgemeines Lexikon...*, Leipzig 1937, XXXI, p. 381, et E. Bénézit, *Dictionnaire des peintres...*, nouv. éd. Paris 1976, IX, p. 750. L'information sur Mary Spilsbury est lacunaire; on sait pourtant qu'elle commença à exposer à la Royal Academy de Londres à l'âge précoce de quinze ans.

quelques tableaux de sa mère avec lui au Petit-Château, pour en faire cadeau plus tard à son beau-père, ou les lui confier à son départ pour l'Angleterre en 1849. Gaudin ne fait aucune autre mention de ces tableaux dans son journal, et on ne connaît pas les opinions de Gleyre à leur sujet. On peut également noter qu'ils n'apparurent pas dans les ventes des biens de Gaudin en 1857 et 1863, bien qu'un certain nombre d'objets divers y eussent été vendus[47].

Vers la fin du récit de sa première rencontre avec Gleyre, Gaudin évoque la possibilité de lui écrire prochainement à Paris. Bien que le journal ne mentionne pas une correspondance suivie, on sait que Gaudin écrivit au moins trois lettres à Gleyre, toutes disparues. Le seul témoin de cet échange de lettres est une réponse de Gleyre, le 28 mai 1855. Cette lettre importante a déjà été publiée en entier à deux reprises[48], il suffit donc de la résumer ici dans ce contexte. En effet, la réponse à Gaudin fut rédigée par Juste Olivier, qui servait alors officieusement de secrétaire à Gleyre, et écrivait pratiquement toutes ses lettres, sauf celles destinées à sa famille et à ses amis les plus proches. Olivier y explique à Gaudin que la réponse est de sa main plutôt que de celle de Gleyre, parce que le peintre, qui communiquait aisément par l'image, se sentait incapable d'exprimer ses pensées par des mots : « Il n'écrit jamais à âme qui vive. » Olivier poursuit en disant que les réserves de Gleyre quant à l'écriture provenaient de sa conviction qu'il était un homme trop simple pour engager une correspondance avec un homme de lettres : « Je n'ai pas reçu d'éducation, je ne sais ni le latin, ni le grec, par conséquent je ne sais ni lire, ni écrire. »[49] Nous verrons plus tard qu'aucune de ces affirmations n'est vraie, et qu'au contraire Gleyre ne manquait pas tant d'instruction qu'il le croyait ou qu'il le prétendait. On peut néanmoins noter qu'Olivier continua

---

[47] ACV, doss. Gaudin. La vente de 1857 est annoncée dans une lettre du 3 avril 1857 de S. Chappuis à Charles-Théophile, qui se trouvait alors à Florence. La seconde vente eut lieu aux enchères le 4 septembre 1863.

[48] H. Perrochon, *De Juste Olivier à Charles Gleyre*, dans *RHV* 1948, p. 202-206. Perrochon ne fait pas état de la publication de cette lettre quarante-quatre ans auparavant dans un article d'Alfred Porret, *Juste Olivier–Gaudin–Gleyre*, dans *Gazette de Lausanne*, n° 306, 27 décembre 1904. Une copie de la lettre envoyée par Olivier à Gaudin se trouve à la BCU/DM, Develay B[15]; c'est un don de Charles Develay de Bâle, qui en avait fait une copie.

[49] Gleyre parlait sans cesse de son manque d'instruction, même aux plus grands critiques; voir, p. ex., E. Montégut, *Charles Gleyre*, dans *Revue des Deux Mondes*, XLVIII, 15 septembre 1878, p. 400, qui releva que cette ignorance pouvait aussi présenter l'avantage de faire voir l'Antiquité à Gleyre d'un œil frais et sans préjugés.

à traduire les idées de Gleyre sous forme de lettres à ses amis, et il répéta à plusieurs reprises — comme ce sera le cas plus tard dans les lettres au sujet du portrait de Vulliemin — que Gleyre avait une horreur presque pathologique de l'écriture[50].

Dans la réponse d'Olivier, il remercie Gaudin pour une lettre arrivée au cours de l'hiver 1850 et restée sans réponse; il ne l'avait en fait reçue que plus tard, pour des raisons qui restent obscures, Gleyre n'ayant pas quitté Paris à cette époque. Cette lettre de Gaudin ne doit pas être confondue avec celle remise par Charles-Théophile, arrivée en février 1850, et qui transmettait les salutations d'Henry Gleyre. Nous ne connaissons pas le contenu de la lettre écrite par Gaudin en hiver 1850 — quelques mois après la rencontre au Petit-Château — puisqu'il ne la mentionne pas dans son journal, et la lettre elle-même n'a pas fait surface. Olivier dit seulement dans sa réponse que «ces détails sur son père» avaient profondément ému Gleyre; ce dont il pouvait lui-même témoigner, puisque Gleyre lui montra la lettre en exprimant l'émotion profonde que suscitaient ces souvenirs et que, selon Olivier, Gleyre ne pouvait partager qu'avec un ami très cher.

La réponse d'Olivier à Gaudin nous apprend également que ce dernier avait adressé une seconde lettre à Gleyre, à laquelle le peintre s'empressa de répondre. Cette lettre lui fut apportée personnellement par Charles-Théophile; mais, contrairement aux circonstances qui entouraient auparavant le «petit mot» d'Henry, celles de cette rencontre avec Gleyre peuvent être reconstituées. Lorsque Charles-Théophile rentra de Londres en 1851, il continua ses études de botanique, et travailla en 1853 comme secrétaire et traducteur à la Compagnie du chemin de fer Ouest-Suisse. Le 10 avril 1854, on lui offrit la situation de précepteur de Gabriel de Rumine, âgé de treize ans, pour le salaire de 2400 francs par an, plus la somme de 15 000 francs après huit ans de service[51]. Charles-

---

[50] Voir la lettre d'Olivier à Vulliemin du 24 janvier 1859, publiée par BURNIER, p. 74.

[51] Gaudin, «Journal» II, p. 60. Pour la relation entre Charles-Théophile et la famille de Rumine, voir L. RAMBERT, *Mémoire du Conseil Fédéral Suisse pour Madame de Morose et Madame Terroux*, Lausanne 1872; ces dames étaient les tantes de Gabriel de Rumine. Voir aussi A. DE LOËS, *M. et Mme de Rumine*, dans *La Revue du Dimanche*, nº 44, 4 novembre 1906, p. 346-349, et E. PORRET, *Une bourgeoise d'honneur de la ville de Lausanne*, dans *Journal bourgeoisial*, XXV, nº 291, novembre 1946, p. 9.

Fig. 5. Charles-Théophile Gaudin, photographie.
Lausanne, Musée de l'Elysée.

Fig. 6. Charles Gleyre. — Portrait de Gabriel de Rumine, dessin, 1856.
Collection inconnue.
Photo au Musée de l'Elysée, Lausanne.

Fig. 7. Jean-François Millet. — Portrait de Catherine de Rumine, dessin, 1848.
Collection inconnue.
Photo au Musée de l'Elysée, Lausanne.

Théophile accepta le poste le 1er mai 1854, et non en 1856 comme on a pu le croire[52]. Le 21 mai 1855, Catherine de Rumine, son fils et Charles-Théophile partirent pour Paris afin de visiter l'Exposition universelle qui était ouverte depuis trois semaines[53]. La lettre d'Olivier datant seulement de sept jours plus tard, il est certain qu'une des premières tâches de Charles-Théophile à Paris fut de transmettre personnellement la lettre de son père.

Cette seconde lettre, ainsi que le note Olivier dans sa réponse à Gaudin, n'était pas un simple billet à un ami. Olivier écrit que Gleyre «a bien su apprécier aussi ce que vous lui disiez de sérieux et de serein, de consolant sur la grande question, la seule question pour nous tous». Gaudin a dû s'exprimer ici sur les questions philosophiques qui lui paraissaient fondamentales: notamment sur le fait que la vie humaine n'est qu'un passage vers la vie dans l'au-delà, lieu de la véritable communion avec Dieu. On ignore pourquoi Gaudin ressentit la nécessité d'écrire cela à Gleyre à ce moment-là, après cinq ans de silence. Toutefois Gleyre restait sceptique, nous dit Olivier, quant à cette philosophie, et il disait qu'on ne pouvait rien savoir de la vie après la mort, et que par conséquent on ne pouvait éprouver que des doutes à ce sujet: «Sur le point capital, écrivait Olivier à Gaudin, il résiste encore; hélas, ne résistons-nous tous?»

De même que de nombreuses facettes de la personnalité de Gleyre restent inconnues, la nature de ses convictions religieuses est peu claire. Certes, Gleyre n'adhérait sans réserve à aucune forme de christianisme, mais il ne le rejetait pas. Clément note que Gleyre avait une aversion pour tout dogme religieux basé sur des concepts rigides et pour toute forme de foi limitant la liberté de pensée et de croyance[54]. Ses réflexions étaient centrées sur la destinée humaine, mais toujours dans un sens humaniste et universel. De plus, ses convictions, le plus souvent très mal exprimées par Gleyre lui-même, trouvaient leur origine dans une idéologie socialiste qui conduisit Gleyre, pendant sa jeunesse, à une brève relation avec les saint-simoniens. On n'a jamais véritablement étudié la profondeur de cet engagement; mais nous savons que Gleyre prit une part active aux discussions sur les objectifs du mouvement pendant son

---

[52] Gaudin, «Journal» III, p. 77. De Loës, *op. cit.*, p. 347 donne la date de 1856.
[53] Gaudin, «Journal» III, p. 197. Il rentre le 18 juin 1855.
[54] Clément, p. 254-255.

séjour en Egypte[55]. Il avait même fait le projet d'un triptyque symbolisant le concept saint-simonien du progrès de l'humanité, mais l'œuvre n'arriva jamais à maturité[56]. Quand Gleyre fit la connaissance du Père Enfantin, le chef de la secte, en Egypte en 1835, il éprouvait déjà une certaine désillusion, suscitée par le hiatus entre les idéaux et la pratique[57].

En rencontrant Gleyre, Gaudin crut reconnaître «une belle âme, beaucoup de sensibilité», mais également un pessimisme et une mélancolie profonde, malgré les succès des années 1840 et leur point culminant, le portrait de Davel. On se demande si la seconde lettre de Gaudin ne visait pas à sortir Gleyre de son découragement en faisant appel à sa foi religieuse; il devait sembler paradoxal à Gaudin que le peintre fût désespéré et pourtant capable de produire des œuvres si empreintes de sentiment religieux qu'elles éveillaient la foi des autres. En effet, Gleyre utilisait très souvent l'iconographie religieuse — même, on peut le noter, dans l'imagerie du *Davel* — et on loua son talent à rendre dans des personnages l'essence de la foi chrétienne; la *Séparation des Apôtres* de 1845, par exemple, attira l'attention de tous les grands critiques parisiens à ce titre[58]. Mais l'intérêt de Gleyre pour l'iconographie biblique, même transformée et souvent très ésotérique, ne doit pas être pris pour l'expression de ses propres convictions. Gleyre lui-même fut clair à ce sujet dans une conversation de 1873 avec une amie, Mme Milliet. Elle rapporta cet entretien dans une lettre à son fils Paul, un des élèves favoris de Gleyre, entretien au cours duquel ils discutèrent d'une copie d'un tableau de Giotto qu'elle avait vue récemment; elle avait émis le point de vue que seule une foi profonde pouvait traduire son essence en termes picturaux, comme dans les grands

---

[55] Cette information provient du journal de John Lowell, qui patronna le voyage en Egypte de Gleyre. Ce journal appartient encore à la famille Lowell, mais il est actuellement déposé au Museum of Fine Arts, Boston. Les discussions sur le saint-simonisme sont consignées le 12 juillet 1834, et à plusieurs dates ultérieures.

[56] Le triptyque devait avoir pour titre, «Le Passé, le Présent et le Futur», et est signalé par CLÉMENT, p. 102-103. Ce que Clément ne dit pas, c'est que Gleyre avait déjà fait des esquisses pour le cadre de cette œuvre, cela dans le «Journal de Voyage en Orient», MCBA, doss. 999.

[57] CLÉMENT, p. 91 et 100-101. Pour le Père Enfantin en Egypte, voir J.-P. ALLEM, *Enfantin. Le prophète aux sept visages*, Paris 1963.

[58] Voir E. BERGOUNIOUX, *Le Salon de 1845*, dans *La Revue de Paris*, III, 1845, p. 478 s., et P. MANTZ, *Salon de 1845*, dans *L'Artiste*, 30 mars 1845, p. 194.

chefs-d'œuvre de la Renaissance. Gleyre, toujours sceptique, aurait répondu: «Pas du tout, Pérugin était un athée; il faut avoir la foi dans ce qu'on fait, et cela suffit.»[59]

Six mois après la lettre qu'Olivier avait écrite à Gaudin pour Gleyre, le poète et le peintre étaient à Lausanne. Olivier y arriva le 30 août et demeura tout d'abord chez son frère Urbain, à Givrins. Le 20 septembre, il rendit visite à Gaudin au Petit-Château. Les notes de Gaudin dans son journal indiquent clairement qu'il considérait Olivier comme un vieil ami, bien que ni l'un dans son journal, ni l'autre dans ses lettres, n'aient jamais donné d'indications sur la date ou les circonstances de leur première rencontre. On peut supposer qu'ils avaient déjà échangé une correspondance, puisque, dans sa lettre de mai 1855, Olivier commence par dire à Gaudin qu'il sera certainement surpris de reconnaître encore une fois son écriture; aucune pièce de cette correspondance Olivier-Gaudin ne nous est parvenue. Les notes de Gaudin concernant la visite d'Olivier sont très courtes et disent seulement qu'Olivier «m'a donné des nouvelles de notre ami commun, Mr le peintre Gleyre, dont il m'a annoncé la prochaine visite[60]». Olivier de son côté ne parla pas à sa femme Caroline de sa visite chez Gaudin.

Gleyre cependant était encore à Paris. Caroline Olivier écrivit le 23 septembre depuis la place des Vosges, où elle demeurait toujours pendant les vacances annuelles de son mari, que Gleyre «compte partir demain ou après-demain pour la Suisse et il s'arrêtera d'abord à Givrins», chez Urbain Olivier[61]. Juste Olivier répondit quelque temps après que Gleyre était arrivé avant le 1er octobre et que tous deux devaient se voir prochainement à Lausanne[62]. Contrairement au voyage de 1850, la raison de la venue de Gleyre en Suisse n'est pas connue avec certitude. Gleyre entendait peut-être rendre visite à son oncle, toujours à Chevilly, mais la courte durée de ce séjour — Gleyre ne resta en Suisse que deux semaines — fait penser à une autre possibilité. Olivier donne une indication au sujet de ce voyage dans une lettre à sa fille Thérèse, datée du 12 octobre, dans laquelle il rapporte que Gleyre avait déjà

---

[59] Cette conversation est rapportée dans P. Milliet, *Une Famille de républicains fouriéristes: Les Milliets*, Paris 1895, cahier XI, p. 96-97.

[60] Gaudin, «Journal» III, p. 225.

[61] BCU/DM, IS 1905, carton 43, doss. 1855.

[62] *Ibid.*

eu une entrevue avec Rodolphe Blanchet, alors au Département de l'instruction publique dont dépendaient les Beaux-Arts, et que Gleyre avait «dû dîner avec le gouvernement[63]». Cela laisserait entendre que le voyage avait un but plus officiel, peut-être celui de discuter avec les autorités cantonales de la commande des *Romains passant sous le joug*, passée par le Conseil d'Etat cinq ans plus tôt, et qui ne fut finalement exécutée que trois ans plus tard. Cependant, aucun témoignage écrit d'une entrevue avec Blanchet ou avec le gouvernement ne subsiste; de même on n'a aucune trace d'une correspondance entre Gleyre et le Conseil d'Etat entre 1852 et décembre 1855[64].

Quel qu'ait été le but de ce bref séjour de Gleyre à Lausanne, il profita de l'occasion, comme l'avait annoncé Olivier, pour rendre encore une visite à Gaudin au Petit-Château, le 6 octobre. Gaudin rapporte ainsi cette visite:

> Mon ami Mr le peintre Gleyre est venu selon sa promesse passer aujourd'hui quelques instants avec moi. Paris ne l'a pas gâté, il y a chez lui un noble et beau caractère de modestie et de candeur suisse. Il venait du village de Chevilly, son lieu natal où il avait été visiter son oncle, celui qui l'a protégé et lancé dans la carrière où il s'est distingué. «Ne pensez-vous pas venir plus tard finir vos jours en Suisse?» lui dis-je. «Je n'en sens pas encore le besoin»; «à Chevilly, jamais. Qu'y ferais-je? Ces gens-là n'ont pas une idée intellectuelle: ils ne pensent qu'à leurs champs, leurs récoltes, à l'argent; on ne peut pas les sortir de là. Je crois que notre peuple, celui de la campagne, est le plus heureux peuple du monde sous le point de vue matériel; mais c'est tout, c'est dommage.» Je tirai de ses réflexions sur la torpeur d'esprit des campagnards pour les jouissances intellectuelles, et des choses de Dieu, la nécessité d'une école dans la vie future pour amener ces âmes à la connaissance de la vérité et au salut éternel, but de la création de toutes les intelligences. Mr Gleyre me répondit que c'était aussi sa conviction et qu'il avait lu avec beaucoup d'intérêt le livre de Mr Reynaud intitulé *Terre et Ciel*. Cependant mon jeune ami est encore dans un demi-sommeil d'indifférence sur les choses qui regardent la vie future et il me semble dire avec Archias le Thébain: «A demain les choses sérieuses»...[65]

---

[63] BCU/DM, IS 1905, carton 43, doss. 1855. Gleyre connaissait déjà Blanchet, puisque ce dernier avait publié une description du *Major Davel* pour l'exposition de 1850, et qu'il fit ensuite don des bénéfices de la vente de cette plaquette en vue de l'achat de deux tableaux pour le Musée Arlaud; voir MCBA, doss. 1002.

[64] Voir le Registre de lettres, hors du canton, dans les Archives du Conseil d'Etat.

[65] Gaudin, «Journal» III, p. 228-229.

Gaudin cite ensuite différents textes bibliques sur le salut universel, et ajoute que Gleyre était pressé parce qu'il retournait à Paris le soir même.

Cet entretien frappe par deux aspects. Les commentaires de Gleyre sur le manque de motivation intellectuelle de la population de Chevilly correspondent aux pensées notées par Gaudin lors de leur première rencontre. Il est donc clair que les nombreuses visites de Gleyre à son village natal n'étaient pas tant dues à son patriotisme qu'à la simple volonté de passer quelques jours en compagnie de son vieil oncle et de sa tante, envers lesquels il avait une grande dette de gratitude. Sa piètre opinion du provincialisme des villages vaudois met en évidence d'autant plus sa propre réussite et celle de Gaudin. On peut en déduire aussi combien le père de Gleyre était une figure exceptionnelle dans ce milieu. L'antipathie de Gleyre pour la mentalité des paysans de son village natal n'est guère surprenante, si l'on songe au cercle cosmopolite qu'il fréquentait à Paris. Elle semble néanmoins dater d'avant son installation dans son atelier parisien; en 1828 déjà, lors de son bref passage à La Sarraz sur la route d'Italie, il notait dans son journal: « Je suis tout à fait dégoûté de la vie champêtre par le tableau que j'en vois ici. Quel ennui.»[66]

Le second aspect de cet entretien, tel qu'il nous est rapporté par Gaudin, est très révélateur des idées philosophiques de Gleyre, et de leur parenté avec la pensée de Jean Reynaud (1806-1863). Pour bien comprendre la signification que cette dernière pouvait avoir pour Gaudin et Gleyre, il faut tout d'abord expliquer la nature et l'impact remarquable de l'œuvre de Reynaud[67]. C'était un philosophe et un théologien brillant, qui fut, comme Gleyre, séduit par le mouvement saint-simonien. Abandonnant très jeune sa carrière dans les mines — il avait fait des études d'ingénieur en Allemagne — il décida de se consacrer aux réformes sociales. Son ambition était d'améliorer la situation spirituelle et morale des masses, selon les idéaux des saint-simoniens, mais sans adopter la rigidité de leur doctrine. Bien qu'il se fût distancé des idées du Père Enfantin, il continuait à être convaincu qu'on pouvait poursuivre le même but

---

[66] MCBA, doss. 998, «Voyage en Italie», cité également dans CLÉMENT p. 24.

[67] L'information sur la carrière de Reynaud est curieusement lacunaire; la source principale étant: D. A. GRIFFITHS, *Jean Reynaud, encyclopédiste de l'époque romantique*, Paris 1965.

d'un point de vue individuel. Les idées de Reynaud étaient trop mystiques pour être acceptées par les masses; elles reposaient sur un mélange des philosophies orientales et occidentales. Il fut en fait un des premiers écrivains de son époque à s'intéresser sérieusement au druidisme, au zoroastrisme et à d'autres philosophies, pour ce qu'elles apportaient à la compréhension des systèmes de pensée.

Son œuvre la plus importante est *Terre et Ciel*, publiée à Paris sous sa forme complète le 17 juin 1854, dans un tirage modeste de 1500 exemplaires. En peu de temps, deux autres éditions parurent, témoignant du vif intérêt du public. Il est difficile de résumer l'ouvrage de Reynaud; c'est un très long dialogue sur le mode platonicien, souvent décousu, qui traite de questions philosophiques et religieuses variées et complexes, avec l'intention de décrire et d'établir la finalité de la destinée humaine. Reynaud propose dans son discours un grand nombre de thèses qui réfutent les principes professés par l'Eglise. La Terre, postule-t-il, ne peut avoir été créée en six jours, elle ne peut être que le produit d'une lente transformation de matériaux cosmiques[68] — concept qui était au cœur des préoccupations des évolutionnistes cinq ans avant la célèbre théorie de Darwin.

Reynaud tentait également de comprendre comment le Mal, sous ses formes les plus diverses, pouvait exister dans un monde régi par un Dieu dit tout bon[69]. Pour Reynaud, la thèse du péché originel ne constituait plus une explication; la seule réponse plausible étant à trouver dans la théorie de la préexistence, à laquelle souscrivaient Pythagore, Platon et de nombreux philosophes orientaux. Selon cette doctrine, tous les êtres humains auraient vécu auparavant avec un autre corps et une autre âme, et c'est dans cette vie antérieure, précédant la séquence actuelle de l'histoire de l'humanité, que fut commis le péché que paient les générations présentes, d'où l'omniprésence du Mal. La justice et le bien dans nos vies actuelles sont à la mesure de nos vies antérieures[70]. Pour Reynaud, la Terre et la vie présentes sont une sorte de Purgatoire, un lieu et une étape de purification de la vie antérieure, où l'homme doit apprendre à s'améliorer moralement et intellectuellement, et

---

[68] Toutes les citations de *Terre et Ciel* sont tirées de la septième édition, non datée, mais qui doit être plus tardive que 1875 (abrégée: REYNAUD).

[69] REYNAUD, p. 167.

[70] *Ibid.*, p. 180.

à contribuer au bien-être de l'humanité; sans cette tâche, la vie terrestre est dénuée de sens[71]. Dans ce contexte, Reynaud pouvait faire l'économie du concept traditionnel du Paradis — il était d'ailleurs écœuré par la doctrine biblique du Paradis[72] — et ne plus considérer l'Enfer que comme une extension de la vie terrestre, c'est-à-dire un prolongement du Purgatoire plutôt qu'un lieu de damnation[73]. L'essentiel étant de ne plus croire à la récompense du Paradis ni à l'expiation éternelle en Enfer; le système de Reynaud est centré sur l'idée qu'il faut considérer la vie terrestre comme un passage vers un lieu où les conditions d'existence sont la somme des mérites, et où on a la liberté de poursuivre un perfectionnement illimité et indéfini. Le Paradis prend alors la forme d'une évolution mystique et abstraite à laquelle chaque homme peut prendre part, pourvu que sa vie terrestre cherche à expier le mal de son existence antérieure[74].

Il est difficile d'évaluer la signification et l'influence des théories de Reynaud sur la philosophie de son époque. La société contemporaine polarisa ses jugements, les uns saluant la fraîcheur de son imagination, les autres condamnant l'ouvrage comme hérétique et carrément antichrétien; en effet, les évêques réunis à Périgueux en 1857 condamnèrent officiellement le livre, ce qui poussa Reynaud à riposter par une réponse cinglante en octobre 1858[75]. Ce résumé trop bref et qui ne rend pas justice à ces idées complexes devrait néanmoins démontrer que celles-ci sont très proches de celles que Gaudin avait émises en privé au Petit-Château trente ans auparavant. Gaudin fut profondément touché par les arguments de Reynaud, et le fait même qu'ils fussent publiés lui apparut comme une confirmation de ses propres idées. Gaudin nota dans son journal les commentaires critiques de l'œuvre de Reynaud, particulièrement dans une page précédant celle du 6 juillet 1854, qui cite abondamment la critique de *Terre et Ciel*, d'Hippolyte Rignault, parue dans le *Journal des Débats*[76]. Gaudin y mêle ses propres consi-

---

[71] Reynaud, p. 82-83.
[72] *Ibid.*, p. 259.
[73] *Ibid.*, p. 386.
[74] *Ibid.*, p. 180.
[75] Sa réponse fut publiée pour la première fois dans la troisième édition.
[76] Gaudin, «Journal» III, p. 93-98. L'article de Rignault parut dans l'édition du 29 juin 1854; Gaudin nota à tort la date de 1851.

dérations et ses corrections, recourant à l'exégèse biblique pour mieux montrer la véracité de ses théories et de celles de Reynaud.

Le simple fait que Gleyre ait lu l'œuvre de Reynaud et qu'il en ait discuté avec Gaudin montre à quel point l'image de peintre sans instruction qu'il voulait donner de lui-même était fausse. C'est d'ailleurs ce que dit Olivier dans sa lettre à Gaudin de mai 1855. Ce sentiment d'infériorité intellectuelle, qu'il devait en partie à ses modestes racines vaudoises, devait poursuivre Gleyre sa vie durant. Mais il ressort des remarques à Gaudin sur le manque de vie intellectuelle à Chevilly que Gleyre attachait beaucoup de prix aux vues philosophiques éclairées. Les amis du peintre nous apprennent qu'il n'était pas aussi ignorant qu'il le prétendait: on sait qu'il lisait des œuvres aussi diverses qu'Hérodote[77] et le Coran[78], ainsi que tous les grands journaux politiques de l'époque[79]. Pendant qu'il travaillait au *Davel*, Gleyre lut assidûment tous les livres qu'il put se procurer sur le sujet, certainement sur le conseil d'Olivier, et au moment de terminer ses *Romains*, Gleyre s'assura des détails archéologiques avec Prosper Mérimée et avec le célèbre historien Henri Martin[80]. Il est certain que les idées de Gleyre sur son manque d'instruction et de lecture sont à mettre sur le compte de l'extrême modestie que Gaudin lui trouva lors de leur première rencontre[81].

Jean-Daniel Gaudin mourut le 2 mai 1856; ni le journal, ni les lettres d'Olivier ne nous renseignent sur une correspondance

---

[77] Il mentionne la lecture d'Hérodote dans une lettre à Cornu pendant son travail au château de Dampierre, le 1er janvier 1841: voir également CLÉMENT, p. 146.

[78] Vulliemin rapporte dans une lettre que Gleyre lui fit tenir le Coran pendant qu'il posait pour son portrait de 1859; voir C. VULLIEMIN, *Louis Vulliemin d'après sa correspondance et ses écrits*, Lausanne 1892, p. 230.

[79] CLÉMENT, p. 212.

[80] CLÉMENT, p. 264. On ne connaît rien de la relation entre Gleyre et Martin; c'est probablement Mme Cornu qui servit d'intermédiaire. Néanmoins Gleyre avait déjà écrit à Mérimée en 1843, afin de lui demander une citation d'Anacréon pour l'article dans le catalogue du Salon de 1843 où Gleyre exposait le *Soir*; pour la réponse de Mérimée, voir sa *Correspondance générale*, Paris 1943, III, p. 474-475, lettre 878.

[81] L'inventaire de l'atelier de Gleyre fait par son avocat M. Bezanson le 8 juin 1874 comprend une bibliothèque d'environ 300 ouvrages, dont Homère, Platon, et «la littérature moderne». Les documents relatifs à la succession de Gleyre et les inventaires de ses biens se trouvent aux Archives Nationales, Paris, Minutier central, XXXVI, doss. Bezanson, notaire.

adressée à Gleyre entre la date de leur seconde rencontre et la mort de Gaudin. Pourtant Gaudin a peut-être un rôle indirect touchant les relations de Gleyre avec la famille de Rumine en 1856. Comme il a été dit plus haut, le fils de Gaudin entra au service de Catherine de Rumine en 1854; depuis ce moment-là, elle s'intéressa de près au Petit-Château, comme Gaudin le dit lui-même: «Elle a conçu un vif intérêt pour toute ma famille.»[82] Cet intérêt se manifesta particulièrement en janvier 1855, quand elle offrit d'aider financièrement Gaudin, qui avait soixante-seize ans et qui était en mauvaise santé. Gaudin avait des dettes d'un montant de 22 058 francs; bien qu'on ignore la nature de ces dettes, il est probable qu'elles remontaient aux années 1840. Gaudin avait noté dans son journal qu'il envoyait régulièrement une somme d'argent à Charles-Théophile à Londres; les problèmes financiers occasionnés par le départ de ses quatre fils pour l'Amérique furent également importants, puisqu'il paya tous les frais. Pour aider Gaudin à améliorer sa situation précaire, Mme de Rumine offrit de donner immédiatement à Charles-Théophile les 15 000 francs qu'elle lui avait promis après huit ans de service. Aussi bien Gaudin que son fils hésitèrent à accepter la somme, mais, le 11 janvier 1856, M. Clavel, conseiller financier de la famille de Rumine, informa Gaudin qu'il avait reçu l'ordre de liquider la dette en son entier comme témoignage de la haute estime que Catherine de Rumine avait pour lui et sa famille[83].

Ces liens étroits entre les familles de Rumine et Gaudin furent à l'origine d'une nouvelle rencontre avec Gleyre peu de temps après. A la fin du mois d'avril 1856, Gabriel de Rumine était de nouveau à Paris en compagnie de sa mère et de Charles-Théophile; la présence de ce dernier n'est confirmée ni par le journal de Gaudin — ses dernières notes datent du 6 avril 1856 — ni par les lettres d'Olivier. Mais, contrairement aux rencontres précédentes, un document visuel, inédit à ce jour, nous est resté. Il s'agit d'un portrait au crayon de Gabriel de Rumine, et qui porte l'inscription: «Fait par Gleyre Paris 19 avril 1856» (fig. 6). Ce dessin n'a pas encore pu être localisé, mais il était pourtant à Lausanne quand Paul Vionnet l'a photographié au début de notre siècle pour la collection

---

[82] Gaudin, «Journal» III, p. 236.

[83] Gaudin, «Journal» III, p. 239. Il s'agit certainement de François Clavel, un banquier bien connu, qui habitait à quelques pas des Rumine.

du Musée historiographique[84]. Il est absent des catalogues de Clément de 1878 et 1886, et n'est pas cité dans la littérature concernant la famille de Rumine.

L'existence de ce dessin, preuve picturale de la relation entre Gleyre et la famille de Rumine, sûrement par l'intermédiaire des Gaudin père et fils, pose un certain nombre de questions importantes. Cette étude au crayon était-elle l'esquisse préliminaire d'un portrait plus formel, dont l'exécution était prévue pour plus tard, et qui aurait échappé à l'attention de Clément et d'autres biographes? Gleyre a-t-il également produit un portrait inédit de Charles-Théophile Gaudin ou de Catherine de Rumine, cette dernière ayant déjà posé en 1848 pour le célèbre peintre Jean-François Millet?[85] (fig. 7). Gleyre a-t-il continué à voir Gabriel de Rumine et Charles-Théophile après 1856? C'est vraisemblable, puisque Gabriel de Rumine était souvent à Paris vers la fin des années 1850 et pendant les années 1860, parfois en compagnie de Gaudin fils[86].

Malheureusement, on ne peut répondre à aucune de ces questions avec certitude. Il est à prévoir que les recherches futures sur Gleyre et son cercle d'amis vaudois — cercle qui s'élargit à la lumière de nouveaux éléments — mettront au jour une information plus substantielle ainsi que des œuvres d'art encore inconnues aujourd'hui.

---

[84] La plaque photographique se trouve au Musée de l'Elysée, INA 2512.

[85] L'esquisse de Mme de Rumine est reproduite dans *Au Peuple vaudois, 1803-1903*, Lausanne 1903, pl. LXXXVIII. Pourtant la littérature consacrée à Millet ne mentionne pas ce portrait.

[86] Voir BCU/DM, HIST 3698[385-6], qui contient plusieurs lettres de Gabriel de Rumine à Louis Vulliemin dont le timbre postal est de Paris. Une lettre, n° 390 de cette série, mentionne la présence à Paris de «notre ami du Petit-Château».